

TEMPERATURE

Du 8 octobre 1900.

Table with weather forecasts for various locations including New Orleans, St. Louis, and other regional cities.

Perspective de paix

LES NOUVELLES.

Qu'on veuille bien se rappeler les tristes circonstances au milieu desquelles s'est ouverte l'année 1900. Le trouble était partout, dans les idées comme dans les faits.

Non pas que nous croyions au retour des nations sur le pied de paix. C'est bien un peu la paix que l'on nous fait espérer, mais la paix armée, laquelle ne pèsera guères moins sur les puissances alliées, y compris les Etats-Unis que l'état de guerre déclaré.

Elections Anglaises

Paris, 25 septembre.

La lutte électorale a commencé déjà. M. Balfour, premier lord de la Trésorerie, et M. Chamberlain, secrétaire d'Etat des colonies, ont lancé aux électeurs de Manchester et de Birmingham leur manifeste.

On n'est pas encore toutefois, à proprement parler, dans la période électorale et l'on s'en aperçoit, sans s'exposer aux foudres, d'ailleurs platoniques, de la Constitution, prendre part à des réunions, comme le faisait, hier, à Derby, lord Spencer, le fameux comte rouge, ainsi surnommé à cause de la couleur de ses cheveux et non de ses opinions, bien qu'il soit fidèle aux traditions de ses ancêtres, de lord Althorp, en particulier, et à l'amitié de M. Gladstone.

Nous n'avons pas l'intention aujourd'hui d'aborder le fond du grand débat que les électeurs du Royaume-Uni sont appelés à trancher par leurs suffrages. Il nous suffira de débroussailler en quelque sorte le terrain et d'indiquer rapidement quelques-unes des questions préalables que pose la dissolution du Parlement.

C'est qu'en effet l'opposition ne laisse pas de se plaindre comme d'un grief sérieux du choix de la date de cette grande opération. Quelques motifs qu'elle puisse faire valoir pour justifier ses protestations — et elle n'en manque pas de solides — il est malheureusement certain que son attitude est d'un mauvais augure pour son succès et ne contribuera pas à lui rallier les masses.

sur le registre électoral qui n'est modifié qu'à de certaines dates fixes et qui n'entre en vigueur qu'au commencement de chaque année.

Si la dissolution avait eu lieu après le 31 décembre, les nouvelles listes auraient fonctionné. Actuellement, c'est sur les anciennes que l'on se réglera et la loi est tellement bâtie que quiconque a changé de domicile depuis le 1er juillet 1898, c'est-à-dire depuis plus de deux ans, se trouve ipso facto privé de son droit de suffrage, à moins que les agents des partis ne puissent suivre sa trace à la piste, le retrouver et l'amener — ses frais on à ceux des candidats — de leurs comités — voter dans son ancienne circonscription.

Naturellement ces removals, ces changements de domicile portent surtout sur les ouvriers de la grande industrie, nomades par définition, et il va s'en dire que, malgré la réalité et la fréquence comparative de l'ouvrier conservateur, cette découverte ou cette création de Disraeli, c'est, sur l'ensemble, les partis avancés qui ont le plus à souffrir.

Ce n'est pas tout. En choisissant le moment actuel, le cabinet Salisbury a agi trop tard ou trop tôt, ou plutôt tout ensemble, trop tard et trop tôt. Il affirme que l'objet de l'élection est d'obtenir pour la reconnaissance de l'Afrique australe une sanction populaire sans laquelle les résultats de la guerre pourraient être remis en question. Or l'annexion des républiques n'est un fait accompli et il est superflu de demander à la nation ce qu'elle pense sur ce qu'elle ne peut changer.

D'autre part, il est question d'obtenir un bill d'indemnité plébiscitaire sur la façon dont le gouvernement, en tant que distinct des généraux et des soldats, a provoqué, préparé et mené la guerre; c'est une manœuvre un peu trop adroite que de solliciter ce verdict précisément à l'heure actuelle.

L'enlèvement des victoires succédant aux longues angoisses des débats n'est pas dissipé. On n'a pas encore vu revenir les vainqueurs tout remplis d'un juste ressentiment contre les politiciens dont les erreurs ont coûté si cher à l'armée et qui prétendent se faire un piédestal de ses souffrances et de ses triomphes. On n'a pas encore publié les dépositions authentiques devant la commission d'enquête sur les hôpitaux de campagne et le rapport de ce tribunal impartial.

Enfin et surtout, le percepteur n'a pas encore réclamé au contribuable le prix de ses joies patriotiques sous la forme des centimes additionnels à l'Income Tax qui entrent en recouvrement en février 1901.

Et tout cela ensemble fait que les libéraux accusent le gouvernement d'escamoter un verdict qui, dans quelques mois, aurait, selon toute vraisemblance, été fort différent.

Le Vingtième Siècle.

Dans quelques mois nous serons à l'entrée du vingtième siècle, et le dix-neuvième sera une chose du passé. Il sera, néanmoins, comme le siècle des inventions et des découvertes, et parmi les plus grandes nous pourrions en toute sécurité mentionner le Hotter Stomach Bitter, le célèbre remède pour toutes les maladies telles que la dyspepsie, l'indigestion, les flatulences, la constipation et l'état bilieux, qui viennent d'un estomac en mauvais état. Depuis cinquante ans il a été un remède des plus bienfaisants pour l'humanité, car il restaure la santé. Beaucoup de médecins le recommandent. Prenez leur avis, essayez-en une bouteille et soyez convaincu, mais ayez soin d'avoir le véritable qui a un Flacon de Porcelaine Trisé sur le col de la bouteille.



LE MARÉCHAL Martínez Campos.

Mort à Zarauz — Les derniers moments — Vive impression à Madrid

Le maréchal Martínez Campos est mort le 23 septembre dernier, l'ABEILLE l'a annoncé à l'époque dans ses dépêches, à Zarauz. La femme et le fils du maréchal étaient à son chevet.

Le corps, revêtu de l'uniforme, — écrit un correspondant le jour même de sa mort, — sera exposé en chapelle ardente jusqu'au moment des obsèques. Qui auront lieu demain soir, à Zarauz, conformément aux dernières volontés du défunt. Bien que le maréchal ait également demandé dans son testament qu'on ne lui rendit aucun honneur, le gouvernement a décidé de passer outre. La reine régente sera représentée aux funérailles par le général Pacheco, qui vient d'arriver à Zarauz.

Suivant une dépêche du Herald, le maréchal aurait dit à l'archevêque de Santiago de Cuba, qui lui a donné les derniers secours ecclésiastiques: "Je suis disposé à me confesser, mais ne veux d'aucun moine."

La régente a été très affectée en apprenant la mort du maréchal; elle a adressé à la veuve une lettre autographe de condoléances. L'événement a d'ailleurs produit à Madrid la plus vive impression.

Quelques détails biographiques.

Le maréchal Martínez Campos, qui vient de mourir à l'âge de soixante-six ans, a joué un rôle considérable dans l'histoire de son pays.

Issu d'une famille de soldats, il s'éleva rapidement jusqu'aux plus hauts grades de la hiérarchie militaire. Incarcéré comme conspirateur en 1875, une lettre restée célèbre où le général de brigade d'alors s'offrait à combattre comme simple soldat contre le parti carliste, lui fit ouvrir toutes grandes les portes de sa prison, et attribuer le commandement d'une division. Après s'être converti de gloire dans les opérations contre les forces carlistes, il revint à Madrid, où, d'accord avec le général Jovellar, il fit le pronouncement militaire de Sagonte, qui, renversant le gouvernement républicain, donna le trône à Alphonse XII.

Nommé au commandement de l'armée du Nord, il mit fin à la guerre civile, en écrasant l'armée de don Carlos à Pena de Plato (1876). Un an après, on l'envoya à Cuba, où les insurgés tenaient depuis sept ans en échec les troupes espagnoles. Mais ce furent moins les victoires qu'il

remporta, que les concessions libérales qu'il accorda aux Cubains qui lui permirent d'arriver à la pacification approximative de l'île.

De retour en Espagne, le maréchal Martínez Campos accepta la présidence du conseil avec le portefeuille de la guerre, mais il fut bientôt forcé de céder le pouvoir à M. Canovas del Castillo.

On sait qu'une seconde fois l'Espagne a eu recours au maréchal pour essayer d'apaiser les Cubains. Mais son administration fut jugée bientôt trop débonnaire, et on le remplaça par le général Weyler, qui lui-même dut céder le gouvernement de l'île au général Blanco. On sait ce qui en résulta.

Dans ces dernières années, le maréchal Martínez Campos se servait du haut prestige dont il jouissait pour jouer un rôle pondérateur dans les affaires intérieures de la Péninsule. Président du Sénat, il était devenu aussi bien le conseiller le plus écouté de la couronne que l'arbitre naturel accepté par les divers partis.

Un Art Assez Vulgaire.

On pouvait croire que l'art de la réclame avait atteint depuis longtemps la perfection suprême. Un journal qui vient de se fonder à Londres a trouvé cependant le moyen de lui faire réaliser de nouveaux progrès. Ce journal, que nous appellerons le Daily Herald, pour ne pas ajouter notre publicité à celle très suffisante qu'il sait se faire lui-même, a imaginé de se célébrer dans des annonces si ingénieuses que la plupart de ses confrères s'empressent de les reproduire à titre de curiosité. On lit un jour dans le Daily Herald: "Votre bonne menace-t-elle de vous rendre son tablier parce qu'il y a des blattes dans votre cuisine? Prenez un numéro du Daily Herald, mouillez-le, faites-en de la bouillie, voilà de quoi boucher les trous par où entrent les blattes. Si votre bonne s'obstine à partir, ne vous chagrinez pas; lisez nos annonces, vous y trouverez sans peine la perle des domestiques." — "On a en effet découvert le bateau insubmersible. Il se confie demain avec un numéro du Daily Herald, journal incomparable pour la solidité et en même temps la légèreté de ses articles." Un autre jour: "Une bonne recette contre les mites: enveloppez vos vêtements avec des numéros du Daily Herald légèrement saupoudrés de camphre. Les mites succomberont rien qu'à voir nos annonces d'insecticides." Une autre fois encore: "Un bœuf dans une tasse à thé! nous verrons cela bientôt, étant donné les progrès de la chimie appliquée aux extraits de viande. En attendant nous possédons un syntère de miracle. Dans chacun des légers numéros du Daily Herald il y a un monde de renseignements substantiels. C'est le Brevil du journalisme." Enfin, dernier échantillon de ces annonces géniales: "Quand vos babies font leurs dents, ne leur faites pas lire notre journal, d'autant plus qu'à cet âge ils savent rarement lire. Pourtant un conseil d'amis faites une balle avec un numéro du Daily Herald, le patient s'amusera et oubliera son mal!"

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Les Trois Mousquetaires.

On ne raconte plus l'histoire des Trois Mousquetaires. Tout le monde a lu et relu le roman en anglais, comme en français; quant à la pièce, on est allé l'applaudir bien souvent au quartier français comme au quartier américain. On ne peut plus guère parler que des artistes chargés de l'interpréter. Sous ce rapport, nous n'avons que des éloges à adresser à la troupe. Haldivin Melville; elle compte dans son personnel trois ou quatre artistes qui donnent un relief étonnant aux personnages qu'ils représentent. A commencer par M. Freeman qui exerce par son entourage qui est étonnant, sa verve qui est intarissable, sa belle humeur qui est imperturbable même. Il est fort bien entouré par MM. Leighton, Leig, Stimpolis, Scolia, et Misses Lavina Shannon, Blanche Seymour et McGregor. Encore une semaine de succès pour le Grand Opera House.

THEATRE "CRESCENT."

The Sorrows of Satan.

Il va s'en dire que, comme l'indique le titre, "The Sorrows of Satan" nous transporte dans un monde fantastique et que le Diable y joue un rôle assez laid. Il cherche à faire des victimes parmi les humains et il n'y réussit que rarement à son grand désespoir. Le diable est vaincu par un charmant personnage qui porte le nom de Mavis Claire et qui est une véritable héroïne. C'est à Miss Curtis qu'est échu ce joli rôle, et elle le remplit d'une façon ravissante. Les autres rôles sont confiés à des artistes de valeur qui font valoir et donnent à la pièce en général un grand charme. Tous les amateurs voudront voir "The Sorrows of Satan".

L'Impératrice de Russie.

L'Impératrice de Russie a refusé, récemment, un diplôme d'honneur lors concours qui lui a été décerné par la Société contre l'abus du tabac.

L'Impératrice avait interdit aux dames de la cour de fumer dans ses appartements et en public. La Société tabacophile, ravie d'avoir à enregistrer une pareille décision, crut devoir décerner à l'Impératrice une de ses plus hautes récompenses; la société n'avait pas songé au protocole. L'ambassadeur de Russie à Paris a prévenu le président de la Société contre l'abus du tabac que "Sa Majesté n'avait pu accepter le diplôme, vu le trop grand nombre de demandes de ce genre".

Une bouée d'Andrée.

La dernière bouée d'Andrée trouvée en Norvège a été offerte ces jours-ci, devant l'Académie des sciences, à Stockholm. La bouée était bien conservée à l'extérieur et le couvercle était vissé fortement. Au couvercle adhéraient encore la petite tige de métal, jadis en spirale, qui portait un petit drapeau. La bouée était fort peu endommagée, bien qu'elle ait été soumise à des pressions considérables. Après l'ouverture du couvercle, on a trouvé le manuscrit déjà décrit et dont l'écriture est évidemment celle d'Andrée. Les quelques mots écrits en post scriptum sont probablement de Strindberg.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Les Trois Mousquetaires.

On ne raconte plus l'histoire des Trois Mousquetaires. Tout le monde a lu et relu le roman en anglais, comme en français; quant à la pièce, on est allé l'applaudir bien souvent au quartier français comme au quartier américain. On ne peut plus guère parler que des artistes chargés de l'interpréter. Sous ce rapport, nous n'avons que des éloges à adresser à la troupe. Haldivin Melville; elle compte dans son personnel trois ou quatre artistes qui donnent un relief étonnant aux personnages qu'ils représentent. A commencer par M. Freeman qui exerce par son entourage qui est étonnant, sa verve qui est intarissable, sa belle humeur qui est imperturbable même. Il est fort bien entouré par MM. Leighton, Leig, Stimpolis, Scolia, et Misses Lavina Shannon, Blanche Seymour et McGregor. Encore une semaine de succès pour le Grand Opera House.

THEATRE "CRESCENT."

The Sorrows of Satan.

Il va s'en dire que, comme l'indique le titre, "The Sorrows of Satan" nous transporte dans un monde fantastique et que le Diable y joue un rôle assez laid. Il cherche à faire des victimes parmi les humains et il n'y réussit que rarement à son grand désespoir. Le diable est vaincu par un charmant personnage qui porte le nom de Mavis Claire et qui est une véritable héroïne. C'est à Miss Curtis qu'est échu ce joli rôle, et elle le remplit d'une façon ravissante. Les autres rôles sont confiés à des artistes de valeur qui font valoir et donnent à la pièce en général un grand charme. Tous les amateurs voudront voir "The Sorrows of Satan".

THEATRE TULANE.

"Belle of New York".

Il y avait longtemps que le public attendait impatiemment que le thermomètre baisser un peu pour lui permettre d'entrer sans crainte dans une salle de spectacle. Ce heureux moment est enfin arrivé, dimanche soir, et les amateurs en ont profité pour prendre le chemin du Tulane qui est depuis deux jours comble. Il en est presque à refuser du monde à la porte.

"The Belle of New York" est une excellente pièce, amusante, intéressante, appelée à un succès durable. Il y a surtout une partie musicale qui a été fort applaudie dès le premier soir et le sera plus encore quand l'auditoire la connaîtra. En attendant, on est sûr de voir et d'entendre au Tulane de très jolies femmes et d'excellents artistes.

MOTS POUR BIEN.

— Mais, ma tante, de quoi parlez-vous à cette dame à laquelle tu vas me présenter? — De sa beauté. — Et si je ne lui en trouve pas? — Alors, mon cher beau-père, parlez-lui de la laideur des autres. Entre bohèmes. — Mon cher, j'en suis rédot à faire tenir mon pantalon avec une ficelle. — Et dire que si tu étais le prince de Galles ça en ferait venir la mode!

Les Héros de l'Armée et de la Marine Américaine.

Nous avons reçu de la Anheuser Busch Brewing Ass'n, de St-Louis, un très beau jeu de cartes dont les figures représentent les héros de notre armée et de notre marine. Les dessins de ces cartes sont tout à fait nouveaux et supérieurs à tout ce qui a été fait jusqu'à présent. Les cartes sont de grande ordinaire, de qualité supérieure, dorées sur tranche, à angles ronds et à indicateur, finement lithographiées, avec les dos rouge, vert, bleu ou brun, combinés d'or en modèles véritablement artistiques. Les cartes sont renforcées dans un riche étui en cuir de couleur assortie à celle du dos.

Le prix de détail régulier des cartes de cette qualité est de soixante-cents le paquet, mais en raison de la quantité extraordinaire qui a été préparée par la Anheuser-Busch Ass'n, elles peuvent être vendues à vingt-cinq cents le paquet affranchi. En donnant l'ordre pour plus d'un paquet nos lecteurs se rappelleront qu'ils peuvent avoir le choix des couleurs. Pour le paiement il faut envoyer soit de l'argent des timbres, un billet à ordre sur la poste ou sur l'Express, adressé au Malt-Nutrine Dept., Anheuser-Busch Brewing Ass'n, St-Louis, Mo.

Dans la vallée de Panther Creek.

Shenandoah, Pennsylvanie, 8 octobre. — Des rapports reçus de la vallée de Panther Creek au quartier général des grévistes indiquent que les ouvriers ne sont pas satisfaits des concessions faites par la Lehigh Coal and Navigation Company. Cependant, toutes les mines sont en opérations. Shenandoah, Pennsylvanie, 8 octobre. — Des rapports reçus de la vallée de Panther Creek au quartier général des grévistes indiquent que les ouvriers ne sont pas satisfaits des concessions faites par la Lehigh Coal and Navigation Company. Cependant, toutes les mines sont en opérations.

SUICIDE D'UN ESCROG.

New York, 8 octobre. — John D. Barton, qui sous beaucoup d'autres noms, y compris celui de Harry Odell, a escroqué des sommes d'argent à des banques et à des négociants dans plusieurs villes, s'est suicidé aujourd'hui dans la prison du comté de Suffolk à Riverhead, Long Island.

L'eau d'Abita étant légère est absorbée digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

74. Commencé le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

Les Tragédies de l'Amour.

XVIII

LE DÉPART.

(Rue.)

Vous serez heureuse, mademoiselle... Vous êtes digne de

l'être, et notre présence dans le pays ne viendra même pas jeter une ombre sur votre bonheur, car nous avons résolu de partir... Nous irons nous ne savons pas encore en quelle contrée... Nous y chercherons des aventures, et du travail, et de la fatigue... pour oublier...

Horace leur dit, loyal, les mains tendues: — Revenez vite... revenez guéris...

Et montrant Colette: — Vous serez ici des amis qui vous attendront.

Par les fenêtres ouvertes, où entraient les rayons rouges du soleil couchant, on le vit qui se dirigeait vers la grille.

La, ils se retournèrent. On leur fit un signe d'adieu avec la main.

Il gardaient le même sourire triste, fatigué du pénible devoir accompli.

Lorsqu'ils eurent disparu, Horace porta à ses lèvres les doigts tremblants de la gentille Colette: — Et maintenant, puisque je vous aime et puisque vous m'aimez, voulez-vous être ma femme?

Pour la seconde fois Colette eut le même geste de frayeur, en obligeant Villefort à regarder... Villefort se retourna... Edith venait de rentrer... et elle avait entendu...

— fit la jeune fille toute pâle. Le duc, implorant, les yeux pleins de bonheur: — Mère! mère!...

Et la duchesse, froide, glacée, laissa tomber ce seul mot: — Jamais!

XIX

LE SECRET DE ROLAND.

Cette scène s'était passée depuis une heure à peine, lorsque madame de Villefort fit prier le duc Horace de venir la rejoindre chez elle.

Horace connaissait sa mère. Il savait combien elle était inflexible sur certaines questions, mais il savait aussi combien profondément il en était aimé, de telle sorte que malgré ce terrible mot jeté par elle tout à l'heure entre son amour et celui de Colette, il n'avait pas perdu toute espérance de la fléchir.

Il entra chez Edith et s'avança vers elle respectueusement. Il voulut lui prendre la main et la porter à ses lèvres.

Elle s'y refusa en le retirant. Et d'un geste qui ne faisait prévoir rien de bon, elle lui fit signe de s'asseoir devant elle.

Il obéit, attendant qu'elle parlât.

— Horace, dit-elle, mon frère m'a conté, il y a quelque temps, toute cette intrigue qui s'est passée au château depuis l'arriv-

née chez nous de mademoiselle Nathalie. Je n'aurais, au besoin, qu'à vous renvoyer au marquis pour vous renseigner sur ce que je lui ai répondu. Je tiens, au contraire, à avoir avec vous une explication qui est nécessaire. Elle sera courte, du reste, car je n'ai qu'à vous répéter ce que je vous ai dit, il y a une heure, au salon; je ne veux pas et je ne voudrai jamais que vous soyez le mari de cette jeune fille.

— Pourquoi? dit-il simplement. — Parce que je ne veux pas me rendre ridicule.

— Vous ne voulez pas vous rendre ridicule aux yeux de qui? Ce n'est pas je suppose, aux yeux des gens qui peuvent être du même rang social que Colette? C'est donc aux yeux des gens qui sont nos égaux. Eh bien, ma mère, je voudrais vous dire là-dessus ce que je pense. Chez qui avons nous trouvé quelque bonté, quelque justice, un encouragement, un peu d'espérance. Il y a un an, lorsque j'eus à supporter cette accusation infâme? Pas un de vous me défendit, ni ce n'est ce pauvre et bon général de Briancourt qui, seul entre tous, me tendit ses mains d'infirme... Pas un de ceux-là qui sont nos égaux, et de l'alliance desquels vous seriez sans doute si fière...

— Certes... — Pas moi... Aucun de ceux-là, dis-je, n'éleva même une protestation en ma faveur lorsque je fus arrêté. Et cependant, dans notre caste si resserrée, si étroite, il y a tellement de solidarité que lorsqu'un membre est atteint il semblerait que le corps entier soit frappé. Or me laissez débattre au milieu des infamies dont on m'accusait. Ces gens-là auraient pu dire, sans pour cela apporter de preuves, que je n'étais pas capable d'un crime pareil. Ils n'ont rien dit. Et je fus acquitté en dépit de tout. Alors, mère, vous vous en souvenez sûrement — pourquoi faut-il que je sois obligé de vous rappeler ce dur calvaire du lendemain de mon retour?...

— Vous le voulez aller embrasser mes parents, mes amis... J'étais heureux de ma liberté, allégué par cet acquittement qui aurait dû être une réhabilitation et qui fut le vrai commencement de mes souffrances, et pas un d'eux ne voulut me recevoir. Ils me fermèrent leur porte comme on ferme la porte à un vagabond et l'an d'eux, que je venais d'apporter fumant un cigare à sa fenêtre, et la cruelle insolence de me faire dire qu'il était absent.

Le duc s'arrêta, ému malgré lui au souvenir de cette torture.

— Vous souvenez-vous, mère? dit-il ensuite. — Je me souviens, mais que m'importe! — Il m'importe, à moi, et je ne leur pardonnerai jamais. Et je ne me considère plus comme un

des leurs... vous entendez bien, ma mère? Ils ont été trop durement égoïstes et injustes, ils m'ont trop fait souffrir en ce jour-là... Je ne les connais plus... Ils n'existent plus pour moi et je ne veux en rien me soucier de l'effet que pourra faire dans leur monde l'annonce de mon mariage avec Colette...

— Ce mariage ne se fera pas. — Mère! — Ou bien il se fera contre ma volonté.

— Mère, vous savez bien que votre volonté sera toujours sacrée pour moi, et que Colette, elle-même, ne consentirait pas à la mépriser... mais vous n'avez pitié d'elle et de moi... Vous ne pouvez pas doter de son amour. Vous en avez eu des preuves sous les yeux. Cet amour est si grand, mère, qu'il allait jusqu'à un sacrifice complet, jusqu'à un dévouement absolu... il allait jusqu'à la mort!

Edith haussa les épaules. — Oui, oui, murmura-t-elle, c'est une intriguante de premier ordre!

— Oh! mère! mère, dit-il avec un douloureux reproche. Et il n'essaya même point de la défendre.

La défiance de ce soupçon, le protéger contre une accusation pareille, c'était indigne d'elle, c'était indigne de lui.

Il se contenta de lui dire: — C'est grâce à elle, mère, que nous savons la vérité sur ce qui

est passé aux Grandes-Boches, le jour de l'assassinat de Girodias... Grâce à sa bonté, grâce à son charme pénétrant qui émane d'elle et dont ceux qui l'approchent reçoivent l'influence, elle a sonné d'abord le vol inexplicable commis dans le cabinet de Girodias par les saltimbanques.

— On l'eût appris quelque jour, autrement.

— Qu'en savez-vous? — Son intervention est due au hasard.

— Le hasard se serait-il prononcé si Colette n'avait pas soigné, dans son taudis, l'anberge du Carrefour, la petite mendicante qui s'est prise, avec ses compagnons, d'une si grande amitié pour elle?

Madame de Villefort eut un geste d'impatience. Il était évident que lorsqu'elle serait à bout de réponse aux arguments de son fils, elle lui opposerait son refus, simplement. Horace le comprit.

Néanmoins il persista. — Sans l'aveu des frères Girodias, vous reconnaîtrez cependant, ma mère, que la réhabilitation n'eût jamais été complète.

— C'est aux Girodias, alors, qu'il faut prouver votre reconnaissance et non point à cette fille qui n'est pour rien dans leur action.

— Vous ne pouvez refuser à Colette d'avoir voulu acheter par le sacrifice d'elle-même cette preuve de son innocence.